

RTIAL

EN 1898

nal français de Edouard.

RE, 8 PAGES.

EMENT :

.....\$1.00

..... 50

.....30

ents sont paya-

ns la ligne, lère

la ligne les in-

entes.

communications doit

ées à

MPARTIAL

GNISH. I. P. E.

RTIAL

Dec. 1900

rupteurs

plus frappants qui

peut pénétrer

sentier de la cor-

rent par la con-

individus pendant

gné électoral. On

qui ont couru

en vente, com-

êtes de somme.

conservateurs

is sur le mar-

elle somme. Les

ayant repoussés

éprisées mi-

leur capot à

allés trouver les

us à bras ou-

donné on a vu

parcourir le

l'acheter les cons-

d'une palette de

o. Il est très ré-

soit trouvé quel-

bles qui aient

on, mais disons

ux-là, il s'est

assez honora-

pour repousser

ont un métier

sciences. Si des

et les extrêmes ne

er à agir le cou-

qui le et con-

la dégradation

ous trouverons

ans un état pire

e. Il semble que

ne frein à la cor-

es actes les plus

ermis pour sup-

ce l'on admira.

continue notre

est perdue.

PROVINCIA-

S

provinciales qui

offrent encore

ant de l'audace

parts, les preu-

tes sont que les

mais conduit une

avec moins de

détecté qu'ils ne

utte qui vient de

ne sommes pas

avons constaté

mais on n'a été

te de corruption

elle qui a existé

. Les individus

ont assailli les

ont torturés par

imaginables pour

supporter les can-

honneur ni prin-

été à contraindre

es qualifications

à prendre un

chose tout à fait ordinaire et vulgaire. Soixante cinq serments ont été exigés au poil de Tignish tous contre les conservateurs. O dégradation des dégradations ! Si les libéraux sont encore capables de faire des lois, de grâce qu'ils se hâtent d'en mettre une sur les statuts, prohibant des gens sans caractère et sans principes de participer à la régie des élections au jour de la votation.

LE NOUVEAU PARLEMENT

Statistique intéressante sur la condition de nos nouveaux députés

Le nouveau parlement du Canada élu le 7 novembre dernier se compose de 213 députés, dont 60 avocats, 33 marchands, 29 cultivateurs, 18 médecins, 11 journalistes, 11 manufacturiers, 9 commerçants de bois, 7 rentiers, 5 notaires, 3 commerçants de grains, 2 banquiers, 2 négociants, 2 distillateurs, 1 imprimeur, 1 rancher, 1 agent d'immeubles, 1 manufacturier d'huile, 1 agent de mines, 1 commerçant de fromage, 1 contracteur et cultivateur, 1 financier, 1 propriétaire de navire, 1 commerçant de fruits, 1 exportateur de bestiaux, 1 constable, 1 arpenteur, et 1 ministre protestant.

Dans cinq ou six cas, l'officier-rapporteur n'a pas mentionné dans son rapport quel est l'état du nouveau député.

LE BON CULTIVATEUR

Le bon cultivateur est celui qui veille constamment à ses intérêts, qui sait tirer profit de tout et qui ne laisse rien perdre. Le cultivateur vigilant n'est pas lent à abandonner la routine pour la science et l'industrie, qui lui enseigne à tirer plus de revenus de son exploitation. Il n'ignore pas que sa ferme s'épuise à chaque récolte qu'il enlève ; il sait qu'il est tenu de lui rendre sa première fertilité, par les engrais et un bon système de culture. Il fait une guerre acharnée aux mauvaises herbes qui épuisent le sol au détriment des bonnes. Il porte une grande attention à toutes les détériorations que subissent chaque année la maison, la grange, les étables, les écuries, les clôtures et autres dépendances ; il s'empresse de remettre tout en ordre, par des réparations à propos. Enfin, il croit fermement que le dernier mot au fait de progrès agricole n'est pas encore dit ; c'est pourquoi il ne manque aucune occasion de s'instruire ; il a foi aux journaux et aux livres qui s'occupent du cultivateur.

OU NOUS EN SOMMES RENDUS

Le pays est aux chiens. La corruption règne en souveraine. On fait un trafic de la conscience comme on ferait d'une peau de bœuf que l'on mettrait sur le marché. On vend sa conscience et ensuite on prend Dieu à témoin qu'on ne la pas vendue. Des émissaires, sans honneur ni conscience, sans aucun respect pour la vérité, courent en tout sens et corrompent les électeurs et les encouragent ensuite à faire serment qu'ils n'ont pas été corrompus. Et tous ces actes dégradants sont pratiqués sans tolérance. Pourquoi ? Pour supporter une telle politique. C'est vraiment dégradant ! C'est déshonorant ! C'est à faire frissonner d'horreur ! Et quand on pense que ce sont nos pauvres Acadiens qui sont toujours les victimes de ce traitement déshonorant ; quand on pense que nos Acadiens, sont les premiers à être attaqués pour les engager à entrer dans la voie de la corruption, et que malheureusement ils se laissent trop facilement entraîner dans ce courant fangeux par des individus astucieux qui n'ont que leurs intérêts personnels en vue et qui rient de la maiveté de nos pauvres français après les avoir fait tomber dans l'abîme,

on a raison de se demander : Que va devenir notre population acadienne ? Il n'y a pas à en douter, notre peuple s'en va trébuchant dans le précipice de la démoralisation.

S'il n'est pas mis un arrêt à cet état dégradant de chose ; si les gens consciencieux qui ont encore quelque respect pour la moralité et la foi que leur ont enseignés leurs pères, ne se soulèvent et demandent une réforme radicale, il y a raison de croire, qu'avant bien longtemps, on aura le triste spectacle de voir la jeune génération acadienne grandir dans la voie des libres penseurs et marcher dans l'infidélité. Les moyens mis en usage aujourd'hui et tolérés pour corrompre nos Acadiens, sont absolument les mêmes dont on s'est servi pour commencer à semer le germe de l'impunité dans notre mère patrie, la France. Nous prions instamment les pères de famille acadiens qui ne mettent pas encore la politique avant leur religion et Dieu merci, ils sont encore le plus grand nombre et ceux qui sont les véritables protecteurs de notre race, de prendre la chose en leur sérieuse considération et aviser aux moyens qui puissent nous empêcher d'enfoncer davantage dans l'abîme de dégradation où nous sommes tombés.

L'ILE DU PRINCE-EDOUARD

Le cabinet Farquharson qui était certainement en danger jusqu'au 7 novembre est maintenu au pouvoir par la vague libérale qui a consolidé M. Laurier. Comme M. Parent, créature de MM. Tarte et Laurier, M. Farquharson, serviteur de sir Louis Davies, a obéi à son maître et il a présidé les élections générales aussitôt après la victoire de son parti à Ottawa. Il a fait la lutte avec les avantages de son côté et il a gagné par une dizaine de voix de majorité. La lutte a été vive cependant, et M. Davies a eu prudent d'invoquer l'argument pratique, que pour être bien traité l'île du Prince-Edouard devait bien voter ; c'est-à-dire voter en union avec le gouvernement fédéral.

Ce raisonnement vaut toujours un certain temps, jusqu'à ce que les électeurs s'aperçoivent qu'a ce jeu leur liberté n'est qu'un vain mot.

Les libéraux se réjouissent de ce résultat et la "Patrie" chante ce certain succès assuré un règne de paix pour le pays.

Sans doute ! Le seul moyen d'avoir la paix avec les libéraux, c'est de les entretenir au ratelier. Hors de là, ils sont intrigants, intolérants, agitateurs, persécuteurs.

Voyez-les au Manitoba. Parle-t-on d'améliorer le sort des catholiques qu'assistent leurs journaux orientés au complot et à la trahison des intérêts protestants.—Le Journal

LE PERE SIMPLE BOQUET

DES RECHERCHES HISTORIQUES :

Le Père Simple Boquet récollet, arriva dans la Nouvelle France en juin 1743 et fut envoyé immédiatement par ses supérieurs à Trois Rivières.

Le 10 août 1764, il se rendit au Détroit pour remplacer le Père Bonaventura Carpentier. Il y resta un grand nombre d'années.

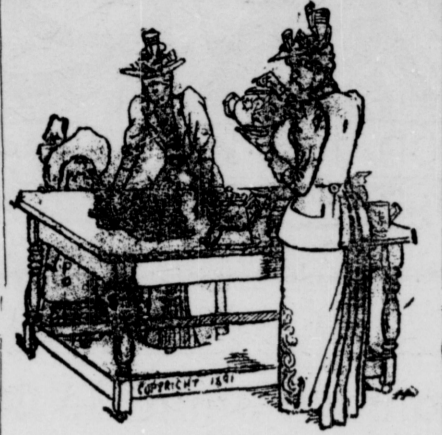
Parvenu à un âge avancé, le Père Boquet perdait souvent la tramontane et il lui arrivait, parfois de parler tout haut dans l'église. Un jour qu'il faisait la procession de la Sainte-Vierge il était si faible que deux marguilliers furent obligés de lui soutenir les bras qui pouvaient à peine porter la statue. Voyant qu'elle trébuchait à chaque pas : "Qu'est-ce qu'elle a", dit-il assez haut, "elle frétille comme une anguille".

Une autre fois, pendant la messe de la Sainte-Trinité, ou l'on fait le renouvellement des vœux du baptême, il s'aperçut que son sacristain, François Ledue dit Persil, dormait. Il lui donna un coup de clerge sur la tête pour le réveiller. "Quand je vous le disais qu'il me trahirait", dit Persil tout haut en se frottant la tête.

A la fin le Père Boquet radotait tant qu'on fut obligé de le renvoyer à Québec, chez les Récollets, ou les Pères avaient la permission de continuer à subsister jusqu'au décès du dernier survivant de l'ordre au Canada, ainsi que l'avait désiré le gouvernement anglais. On embarqua donc le Père à bord d'un vaisseau. Au bout de quelque temps le Père entendait sur sa tête le bruit des saes qu'on chargeait à bord : "Qu'est-ce donc ?", dit-il à Persil. "Ce n'est rien, ce n'est rien",

dit celui-ci, "ce sont les gens qui apportent la dime." "Tant mieux, tant mieux", reprit le Père, "elle rend bien cette année".

P. B. CASGRAIN



A fine assortment of SILVER GOODS WATCHES CHAINS AND RINGS

Now open for inspection. Rings made up with your own gold if desired.

E. W. TAYLOR Cameron Block CHARLOTTETOWN

Mortgage Sale.

To be sold by Public Auction at the Court House in Summerside in Prince County, in Prince Edward Island, on Saturday the twenty-second day of December next A. D. 1900, at the hour of ten o'clock in the forenoon under and by virtue of a power of sale contained in an Indenture of Mortgage bearing date the first day of May A. D. 1895 and made between Henry Scates and Guielma Scates his wife of the one part and Dorothea Lefurgey and J. Ephraim Lefurgey (Trustees) of the other part.

All that tract piece and parcel of land situate, lying and being at Saint Eleanors in Lot Seventeen, in Prince County, aforesaid bounded on the north by the road leading from Saint Eleanors to Misouche and land formerly owned by the late Alfred Fraser on the west by a piece of land sold by the said Henry Scates to Phillip R. Baker, on the south by lands of Harry Craswell and William Craswell and on the east by the Saint Eleanors Road and lands formerly owned by Messrs Rotherford and Ellison, the said farm having a width of seven chains and forty links and containing an area of seventy-five acres of land more or less.

For further particulars apply at the office of Peters Ings & Saunders, Barristers etc., Summerside. Dated this nineteenth day of November A. D. 1900 Dorothea Lefurgey and J. Ephraim Lefurgey [Trustees] Mortgagees

ANDREWS RHEUMATIC CURE

is the remedy to take if you suffer with rheumatism, sciatica or kidney troubles. This medicine acts on the kidneys and bowels, driving the poisons out of the system that cause the sufferings of rheumatism and sciatica. It sharpens the appetite thus giving more strength.

ANDREWS RHEUMATIC CURE

is being used more this spring than ever before, and everybody that has used it or is using it praiseth it very highly.

It is made up of BARKS, BERRIES, HERBS, LEAVES AND ROOTS

which when boiled down make 2 1/2 pints of medicine, so it is not expensive, besides being very efficient.

If you suffer with rheumatism you should give it a trial. Price 50c. a box or 3 for \$1.25, mailed to any address.

Prepared only by J AGOURLIE PRINCE COUNTY DRUG STORE SUMMERSIDE, P. E. I.

RIPAN'S TABLETS Doctors find A Good Prescription For mankind

WANTED—A case of bad health that RIPAN'S will not benefit. They banish pain and prolong life. One gives relief. Note the word RIPAN'S on the package and accept no substitute. RIPAN'S, 10 for 5 cents, may be had at any drug store. Ten samples and one thousand testimonials will be mailed to any address for five cents, forwarded to the Ripans Chemical Co., No. 10 Spruce Street, New York.

NOEL AUX FLEURS

I

Sous la lumière voilée de gaze du haut lampadaire, Claude Genaut, insoucieux de l'heureuse nuit de Noël, et penché comme sous le faix, travaillait à un roman nouveau ; avec un petit tremblement d'intime inquiétude qu'il n'égalât pas le dernier qui, presque à ses débuts, avait, autour de son nom, éveillé une rumeur de louanges, le romancier de vie et de rêve s'était, comme tous les soirs, abstrait en son œuvre.

Un coup de timbre retentit, dont Claude sursauta ; son regard, très droit et caressant, chercha l'heure.

—Dix heures ! qui peut venir maintenant ? Quel ennui !

Il alla ouvrir, car il n'avait à son service qu'une vieille femme, venant le matin seulement ; c'était un camarade.

—Bonsoir, grand homme ! Je viens simplement, de la part de nos amis et des amis de nos amis, vous chercher !... De gré ou de force !... Nous réveillonnons !... Me suivez-vous ?

Claude alluma une cigarette, en souriant.

—Voici ma réponse, fit-il : non !

—C'est pour rire ?

—Non... Je travaillais et ça m'intéressait... Vous me rappelez aussi que c'est la nuit de Noël, et, alors, deux fois non !... Je veux vous dire pourquoi, quoique vous me paraissiez très gai ; les cloches qu'on entendra tout-à-l'heure, toutes les cloches à volées, me rendent si triste, moi, qu'elles me donnent envie de pleurer...

II

A travers la nuit claire, où l'on sentait la ville vivante et gaie, pleine de pas et de paroles, en une trêve des quotidiens soucis, soudain les cloches chantèrent, dispersèrent leurs sons de solennelle joie, qui semblaient lentement, immensément, retomber, au travers de l'ombre bléuisante, en poussière d'airain.

Or, le ramenant de plus de quinze années en arrière, sans qu'il sût pourquoi, sa pensée errante précisa à peu une pareille nuit de Noël, claire et tendre, et une émotion mouilla ses paupières.

Il avait dix ans. Il ne se souvenait de son père et de sa mère que comme de pâles visages effacés, car il était demeuré orphelin vers cinq ans. Un parent qui l'élevait l'avait, pour Noël, cette année-là, mis en vacances dans une adorable famille, toute pleine d'enfants, toute ruisselante de rires. Jeunes filles et petites filles. Le soir de Noël, après dîner, on le conduisit dans sa nouvelle chambre.

De rieuses lèvres roses qu'il trouvait belles comme des fleurs lui avaient dit que, peut-être, petit Noël viendrait, et lui apporterait dix cloches dans la cheminée.

Et, à un moment de la nuit où il venait de s'endormir, il vit soudain s'ouvrir tout doucement la porte de la petite chambre, une lueur étant

derrière. Et, vêtue toute de blanc, avec de longs cheveux d'or sur les épaules, une forme de rêve entra ! Ce n'était pas un enfant, et pas une femme, lui parut-il. Elle portait une lumière qui l'auréolait, et elle souriait tandis qu'elle allait vers la cheminée...

Il ferma les paupières, ne sachant plus lui-même s'il ne dormait pas en continuant un rêve...

Alors, il sentit que des lèvres très doucement se posaient sur son front,—et il tendit ses bras, avec des larmes de longtemps, et des sanglots par où s'en allait la tristesse de son deuil d'enfant !

III

Claude, sortant du passé, eut par la poitrine un long frisson, qui lui venait de la nuit et peut-être de sa solitude présente.

Les cloches largement, de leurs vibrations d'allégresse, mouvaient l'air en ondes immenses.

Il soupira, dans un sourire qui ne voulait pas être triste. Noël, une fois, était entré dans sa vie solitaire avec le visage d'une vierge qui apportait des douceurs inconnues à son âme d'orphelin. Qui sait s'il ne reviendrait point par une nuit pareille où s'annonce la bonne nouvelle, lui offrant davantage encore du cœur inépuisable de la femme : l'amour qui console et fortifie ?

Et il tressaillit... Il se souvint que sa porte était restée ouverte... Non, il ne se trompait pas : des pas légers venaient d'en passer le seuil.

Une voix au timbre frais, et, quoiqu'un peu essoufflée, si pure qu'il lui parut respirer une brise qui se fût parfumée de lilas, une voix appela dans l'ombre :

—Père !... père, que tu es monté vite !... Mon soulier avait quitté mon pied !... Je ne le retrouvais plus !...

La porte du cabinet toute grande s'ouvrit,—et, un instant saisie, la main portée au cœur en laissant tomber un bouquet de roses,—vêtue de blanc, sous le manteau qui glissait des épaules, une vision délicieuse s'immobilisa.

Jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, de beauté blonde, elle apparut encore embellie de sa chaste confusion.

Claude eut l'instinctive attitude de l'adoration.

—Oh ! pardon, monsieur !... Père et moi, nous rentrons de soirée... Il me précédaient... Je me suis trompée d'étage.

Il souriaient tous deux, maintenant. Et leurs regards, comme invinciblement, oubliés du lieu et de l'heure, unissaient de magnétiques effluves.

Comme charmés de se revoir, eux qui ne se rappelaient pas s'être vus encore, ils se reprenaient pas les sourires qu'ils se donnaient, sans savoir si leur âme ne passait pas toute dans sa lumière...

tendant sans le rendre encore :

—Mademoiselle, dit-il d'une voix tremblante et pleine de respects et de tristesses douces, il ne me restera donc rien tout-à-l'heure pour me persuader que Noël est venu ?

Elle le regarda une seconde de solennel silence, pendant laquelle les cloches plus haut épandirent leur allégresse profonde, et une rougeur d'aube lui monta au front.

Mais elle ne reprit pas le bouquet. Et, très vite :

—Je prierai père de venir demain m'excuser auprès de vous.

—Vous excuser ?... Non mademoiselle... Mais, s'il ne me trouve trop indigne et qu'il veuille entendre de moi et vous transmettre une autre prière...

L'émotion le rendait balbutiant. Leurs regards se mêlèrent encore, tandis qu'il baisait les fleurs. Le vit-elle ?

Elle était sortie et, d'un pas nerveux et mal assurée, montait à l'étage supérieur.

Claude, discrètement, se retirait, fermant la porte, car le bonheur était entré, alors que les cloches à dernières volées chantaient gloire à la vie !

IV

Le printemps arrivé, Claude épousa d'amour celle qui était venue, lui portant, cette nuit de Noël, son cœur de douce fiancée et un bouquet de roses.

LES HOMMES FORTS

Milon porta sur ses épaules l'espace d'un mille, sans arrêter, un bœuf de quatre ans, qu'il tua, la course finie, d'un coup de poing, et le mangea dans une journée. Sa force musculaire était si grande, qu'il s'attachait une corde autour de la tête et la brisait par la seule tension de ses veines. Ses repas ordinaires consistaient de vingt livres de viande, autant de pain et quinze chopines de vin.

Polydame de Thessalie, était d'une taille et d'une force énormes ; on dit que sans autres armes que ses bras il tua un lion furieux. Un jour il saisit un taureau par les pattes de derrière et l'animal ne put échapper qu'en laissant la corne de ses pieds entre les mains de l'athlète.

L'empereur Maximilien avait audessus de 8 pieds, et comme Milon de Crotone, pouvait mettre en poudre la pierre la plus dure en la pressant avec ses doigts ; il brisait aussi d'un coup de pied la patte d'un cheval. Le bracelet de sa femme lui servait de bague et il mangeait à un repas ordinaire 60 livres de viande.

Tophan, un anglais, né en 1710 ; prenait une barre de fer et la pliait de manière à s'en faire un collier. Une nuit trouvant un soldat endormi il le mit avec sa gaërite sur ses épaules et le porta à une demi mille plus loin. Quand le soldat se réveilla, il fut fort surpris de se trouver sur le mur d'une église en voie de construction. A la suite de querelles domestiques, il se suicida, étant encore très jeune.

Le fameux Scanderberg, roi d'Albanie, qui naquit en 1414, était très grand. Il a accompli avec son épée des tours de force qui n'ont jamais été égales. Il coupait en deux avec un cimeterre un homme couvert d'une cotte d'armes ou d'une épaisse cuirasse. Un jour on amena devant lui deux individus qui avaient maltraité des Albanais, furieux, il les occupa en deux d'un seul coup de cimeterre.

Maurice, comte de Saxe, avait hérité de la force de son père. Il avait surtout dans les doigts une vigueur extraordinaire. Ayant besoin un jour d'un tire-bouchon, et n'en trouvant pas, il s'impatientsa, prit un gros oiseau, le tordit et en fit un tire-bouchon avec lequel il déboucha, douze bouteilles de vin. Une autre fois, étant chez un forgeron, il s'amusa à casser avec ses mains et à séparer en deux tous les fers à cheval qu'il put trouver.

Si l'histoire ne ment pas Phatyllys de Crotone pouvait d'un seul saut franchir une espace de 56 pieds.